

Les Cahiers des dix



Présentation

Fernand Harvey

Numéro 56, 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1008088ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1008088ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Harvey, F. (2002). Présentation. *Les Cahiers des dix*, (56), 5–8.
<https://doi.org/10.7202/1008088ar>

Présentation

Selon la nouvelle présentation développée au cours des récents numéros des *Cahiers*, un regroupement d'articles a été fait autour d'un thème. Dans ce numéro, trois articles ont ainsi été rassemblés autour de « L'encadrement religieux et culturel par l'Église catholique ». Dans son article sur *Les études classiques au Québec entre 1760 et 1840*, Claude Galarneau reconstitue ce qu'on pourrait appeler l'archéologie de notre système d'éducation supérieur. En effet, cette période cruciale pour la survie du fait français en Amérique correspond à la mise en place des études classiques au Québec dans le but d'assurer la reproduction du clergé et des élites laïques francophones. Au lendemain de la Conquête, l'enseignement classique, dispensé à Québec par le Collège des jésuites et issu d'une longue tradition remontant à la Renaissance, risquait de disparaître avec le retour en France des jésuites. Les prêtres du Petit séminaire de Québec prennent alors la relève, suivis à Montréal par les sulpiciens, puis par quelques curés de campagne. Malgré des moyens modestes, dix collèges sont ainsi fondés avant 1840. À ces initiatives s'ajoute la contribution de quelque 51 prêtres français fuyant la Révolution française qui immigrèrent au Bas-Canada. Par leur enseignement, particulièrement dans le domaine de la langue française et de la rhétorique, ils ont œuvré de façon marquante à la transmission de la culture classique au pays. Claude Galarneau insiste sur l'importance de l'enseignement de la rhétorique qui a contribué à former les élites cléricales et politiques du Québec à l'art de la parole et du raisonnement. En 1841, le Québec se dote d'un système scolaire. Le réseau des collèges classiques est pour sa part bien en place et conservera le monopole de l'enseignement secondaire jusqu'à la création du ministère de l'Éducation en 1964.

Dans un champ de recherche voisin, Fernand Harvey explore la question du rôle historique joué par les diocèses catholiques dans la structuration du territoire québécois et dans l'encadrement des institutions et des mouvements sociaux avant les années 1960. Après avoir fait état de l'importance stratégique qu'a constitué la création de nouveaux diocèses au cours des XIX^e et XX^e siècles, tant

au niveau civil que religieux, il rappelle le rôle joué par les petits séminaires diocésains comme institutions de reproduction culturelle à l'échelle régionale. Par la suite, il démontre l'importance du cadre diocésain dans le développement de mouvements sociaux qui ont marqué l'histoire du Québec et de ses régions dans la première moitié du XX^e siècle en étudiant le cas des sociétés diocésaines de colonisation, l'Union catholique des cultivateurs, le Mouvement des caisses populaires Desjardins, la Confédération des travailleurs catholiques du Canada et la Fédération des commissions scolaires catholiques du Québec.

L'encadrement du clergé est également étudié au niveau local par Gilles Gallichan qui se penche sur le cas des pères capucins au moment où ils prennent en charge la paroisse Saint-Charles de Limoilou, en 1902. Après avoir fait état des circonstances à l'origine de l'implantation de cette communauté religieuse au Canada et de la rivalité historique qu'elle entretenait avec les franciscains, il révèle, à travers la correspondance des années 1891-1902, le long «siège» du père Alexis de Barbezieux auprès de l'archevêque de Québec, Mgr Bégin, pour obtenir la permission d'installer sa communauté à Québec. Historien rigoureux, fin diplomate, spécialiste des questions sociales, prédicateur recherché et bâtisseur infatigable, Alexis de Barbezieux méritait qu'on le tire de l'oubli. Son «siège de Québec» permet aussi de mieux connaître les conflits et luttes de pouvoir qui existaient au sein du clergé diocésain de Québec au tournant du XX^e siècle.

Dans notre section «Zone libre», Roger Le Moine complète avec ce second article, sa compilation des prosateurs français de la Renaissance qui se sont intéressés à l'Amérique. À l'exception de Montaigne, ces auteurs nous sont inconnus pour la plupart. Les textes présentés dans cet article sont ceux de La Popelinière, Noël du Fail, Pierre de l'Estoile, François de La Noue, Olivier de Serres, Antoine du Verdier, Victor Palma-Cayet, Jean du Tillet et deux auteurs anonymes. En conclusion de ses deux articles, Roger Le Moine dégage quelques perspectives générales à partir de ce corpus de prosateurs français. Il constate que ces derniers ne se sont guère intéressés à l'Amérique avant 1562, bien qu'il existait une abondante littérature espagnole sur le sujet. L'intérêt de ces écrivains porte surtout sur le Brésil où des protestants français ont tenté de s'établir, et sur le Pérou à cause des richesses de cette région et des actions menées par les Espagnols contre les peuples autochtones. Seuls les derniers textes font mention des établissements français de Port-Royal et de Québec. En fait, ces prosateurs s'intéressent moins à l'Amérique pour elle-même, avec ce le décentrement culturel qu'elle suppose, qu'aux problèmes européens de l'époque qu'on retrouve en arrière fond, comme les querelles théologiques entre protestants et catholiques. De plus, ces auteurs disposaient d'une documentation fort incomplète sur l'Amérique. Si certains d'entre eux privilégient une démarche de nature scientifique, la

plupart donnent dans l'anecdote et les « singularitez ». Aucun ouvrage majeur sur l'Amérique ne se dégage de l'ensemble de ces écrits.

Poursuivant sa quête des aventuriers des lettres avant 1840, Bernard Andrès s'intéresse, cette fois, à Jacques Grasset de Saint-Sauveur (1757-1810), né à Montréal et frère aîné d'André Grasset (1758-1792), mieux connu à cause d'un collège de Montréal qui porte son nom. Jacques Grasset s'installe en France dès sa jeunesse et jouira d'une petite gloire littéraire sous la Révolution et le premier Empire. Pour reconstituer la biographique de son personnage, Bernard Andrès ne disposait que d'une seule lettre, écrite en 1785 par Jacques Grasset au comte de Vergennes, alors ministre des Affaires étrangères de Louis XVI, pour lui demander aide et protection. De cette lettre du jeune aventurier de 27 ans se dégage des traits de personnalité qui persisteront le reste de sa vie. Esprit curieux et polyvalent, Grasset deviendra au cours des années diplomate, polygraphe, illustrateur et graveur. À cette analyse biographique s'ajoute une recherche bibliographique qui permet de reconstituer une bonne partie de ses publications. Le prochain article sera consacré à l'étude de l'œuvre Grasset jusqu'ici relativement inconnue, tout en voulant « répondre à la canadienité toute problématique de ce Montréalais exilé dans les vieux pays ».

De son côté, Yvan Lamonde analyse la perception du Bas-Canada véhiculé par *Le Courrier des États-Unis*, un journal français d'orientation bonapartiste, fondé à New-York en 1828. Ce journal s'intéresse peu au Canada, sauf pour commenter les Rébellions de 1837 et 1838. Hostile aux Patriotes de 1837, *Le Courrier des États-Unis* puise alors ses sources d'information dans la presse loyaliste de Montréal, en particulier au *Montreal Herald*, à la *Montreal Gazette*, au *Montreal Courier* et à l'*Ami du peuple*, le journal anti-Papineau des sulpiciens. Par la suite, le journal prend connaissance de la position nuancée du *Canadien* d'Étienne Parent; ce qui l'amène à revoir ses positions antérieures et à prendre ses distances avec la presse loyaliste anglo-montréalaise. « En un sens, conclut Yvan Lamonde, cette navigation du CÉ-U [*Courrier des États-Unis*] entre le loyalisme et la dissidence ou la revendication ressemble aussi à la tendance générale de la presse américaine de l'Est, qui oblige à analyser les ressemblances ou pas entre les rébellions canadiennes et la guerre d'Indépendance américaine ».

Plus près de nous, la figure d'André Dagenais, né en 1917, est évoquée par Pierre Trépanier. Philosophe d'inspiration scotiste, il combat de l'intérieur les positions thomistes au sein des milieux de la droite catholique et nationaliste, tout en s'opposant à ses adversaires libéraux et progressistes. Éternel franc tireur du monde intellectuel québécois, ce nationaliste convaincu ne réussit à intégrer les cadres de l'enseignement collégial qu'au cours des années 1960. Le Concile Vatican II suscite chez lui un espoir de renouveau religieux, mais l'orientation

laïque et pluraliste de la société québécoise, plus ou moins hostile ou indifférente à la pensée chrétienne, maintiendra cet esprit indépendant dans la marginalité.

Jocelyne Mathieu amorce, pour sa part, une réflexion sur le mobilier et la mentalité des Québécois depuis l'époque de la Nouvelle-France. À l'origine, les premiers colons disposaient d'un mobilier assez élémentaire et l'organisation intérieure de l'habitation s'articulait autour du feu, synonyme de vie. Tous les éléments reliés aux manières d'habiter que sont le coffre, l'armoire, la table, les bancs, les chaises, les lits et le foyer se transformeront avec le temps. Il en va de même pour l'intérieur de la maison. Polyvalent à l'origine, l'espace se spécialise par la suite avec l'apparition des cloisons pour les chambres, le salon, la cuisine et l'ajout de la cuisine d'été; de sorte que l'habitat canadien est à peu près fixé vers le milieu du XVIII^e siècle. Jocelyne Mathieu note, par ailleurs, une plus grande utilisation de la chaise individuelle, plutôt que du banc à plusieurs places, contrairement à ce qui a pu être observé dans la région française du Perche à la même époque. Tout se passe comme si le «goût de bouger» observé chez les habitants du Québec traditionnel s'était traduit au niveau du mobilier par une préférence pour la chaise, devenue symbole d'individualisme et de mobilité.

Ce 56^e numéro des *Cahiers des Dix* poursuit donc la tradition d'éclectisme propre aux Dix depuis les origines de la Société en 1935. Ces *Cahiers* offrent au lecteur spécialiste ou simplement amateur d'histoire une source de connaissances et une occasion de découvertes.

Fernand HARVEY
Secrétaire de la Société des Dix